

## Henri Le Saux, le pionnier

© Chinmaya Mission France

Henri Le Saux naquit le 30 août 1910 en Bretagne, à Saint-Briac, dans l'Ille-et-Vilaine. Par son père, il descendait d'une famille de marins. Tout jeune, exprima le désir de devenir prêtre. Le 15 octobre 1929 il entre à l'abbaye bénédictine de Sainte-Anne de Kergonan (Morbihan), à l'entrée de la presqu'île de Quiberon, monastère appartenant à la congrégation de Solesmes. Henri avait donc dix-neuf ans.

En 1934, donc à vingt-quatre ans, il perçoit l'appel de l'Inde et son désir d'y établir la vie monastique ne fait que grandir. Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier en 1940, réussit à s'évader et rentre à Kergonan.

Le Révérend Père Dom Demazure, son abbé, fut d'abord réticent sur son projet de partir en Inde, néanmoins, dès 1945, il lui donne l'autorisation de concrétiser son projet. Le Saux entre en contact avec l'abbé Jules Monchanin, qui, après plusieurs années de ministère dans la région lyonnaise, obtint de "mener une vie consacrée à la connaissance et au service de l'Inde, orientée par un unique désir, celui de l'incarnation du christianisme dans les modes de vie, de prière, de contemplation, propres à la civilisation indienne". "Je vous attends, l'Inde vous attend", lui écrit l'abbé Monchanin.

Henri s'embarque le 26 juillet 1948 à Marseille et arrive en Inde le 15 août. En 1949, Monchanin et Le Saux décident un commencement modeste d'ashram.

### L'ashram chrétien de Shantivanam

Le 21 mars 1950, fête de saint Benoît, les deux compagnons s'installent chacun dans une hutte, puis bientôt construisent une chapelle dans le style des temples hindous du sud. C'est la naissance du monastère de l'ashram de Saccidânanda (Etre, Conscience, Félicité) dans le lieu dit Shantivanam (forêt de la paix). L'abbé Monchanin prend le nom de Parama Arubi Ânamdam (celui dont la joie est le Sans-Forme suprême : l'Esprit Saint) et le Père Le Saux, Abhishiktesvarânanda (celui dont la joie est l'oint du Seigneur : le Christ). Plus tard, il n'utilisera que la forme abrégée Abhishiktânanda. Ils revêtent la robe orange des moines (sannyâsi). Leur initiative est souvent mal comprise et suscite de nombreuses critiques. Ils publient alors un mémorandum qui décrit leur idéal monastique, un essai d'intégration chrétienne de la tradition monastique de l'Inde.

En 1950, Le Saux rencontre Shri Ramana Maharshi (1879-1950), le grand sage védantin, et cette rencontre eut un impact décisif sur sa vie. Henri Le Saux fait alors plusieurs séjours dans les grottes d'Arunâchala, à 150 kilomètres au sud ouest de Madras, montagne qui domine Tiruvannâmalai, qu'il considérera toujours comme son lieu de naissance.

Autre rencontre importante, celle de Harilal, un maître védantin qui le visite dans sa grotte en mars 1953. En septembre 1955, il est aux pieds de celui qui allait devenir son gourou, Jnânânanda, et à Kumbakonam il fera une retraite de trente jours en reclus (novembre et décembre 1956). Le Père Le Saux se sent attiré par le Nord, l'Himalaya, mais l'ashram le retient, bien qu'il croie de moins en moins à une possibilité de recrutement indien.

En septembre 1957, il apprend que l'abbé Monchanin est gravement malade. Le Père Le Saux revient à Bombay et l'installe dans l'avion qui le ramènera en France. Ils ne devaient plus se revoir. Hospitalisé à Saint-Antoine, l'abbé Monchanin meurt un mois plus tard, en disant : "Je suis resté trop grec. Le Saux est allé plus loin que moi dans le mystère de l'Inde". Cette date marque un autre tournant important dans la vie d'Henri Le Saux.

### **Ermite dans les Himalayas**

L'ashram l'intéressant de moins en moins, libre désormais, Henri Le Saux se met en route pour les Himalayas. Il se mêle au flot ininterrompu des pèlerins aux sources du Gange. Il s'établit à Uttarkâshî, petite ville sur la route de Gangotri, la principale source du fleuve sacré. Il s'y fera construire un petit ermitage.

C'est une période d'intense activité spirituelle. Il écrit, publie. Il reste en relation avec le Shântivanam qu'il ne quittera définitivement que le 21 mars 1968, lorsqu'il sera repris par Dom Bède Griffiths, bénédictin anglais.

Tout en restant très attaché à sa solitude, il sillonne l'Inde en tous sens pour des rencontres, pour participer activement aussi à l'adaptation de l'Eglise locale aux résolutions du Concile Vatican II - qu'il a suivi avec enthousiasme - , afin de promouvoir une liturgie indienne. Peu à peu, l'Eglise s'ouvre à ses idées. Il est mieux accepté. Sa pensée se clarifie. Mais le déchirement intérieur entre sa foi chrétienne et la pensée ultime de l'hindouisme n'est pas encore résolu.

Au début des années 70, le Père Le Saux atteint enfin une certaine paix au sujet du conflit qui l'habite. En octobre 1971, un tournant dans sa vie marque aussi un nouvel élan intérieur. A Delhi il rencontre Marc Chaduc, un séminariste lyonnais de vingt-sept ans. Le maître communique son feu intérieur au disciple enthousiaste et fervent. Le disciple Marc reçoit une initiation monastique et œcuménique dans le Gange en 1973 et reçoit le nom de Ajâtânanda (Non-né). Henri Le Saux est assisté du Swâmi Chidânanda pour marquer l'attachement du nouveau moine aux deux traditions d'Orient et d'Occident.

Maître et disciple vivent ensemble de grandes expériences spirituelles. Peu après, Henri Le Saux ressent un malaise cardiaque qui se révélera être un infarctus. Le 21 août, il peut être transporté à Indore dans la clinique des sœurs franciscaines. Il y restera jusqu'à son décès le 7 décembre 1973.

Pendant les années qui suivent, Ajâtânanda resta à Rishikesh, recevant les fidèles du maître, et en 1977, il disparaît mystérieusement.

### **Une recherche menant à l'Eveil**

Le Père Le Saux aura été un pionnier. Sa recherche et son action, menées dans la souffrance, l'aridité, l'incompréhension, ont porté leurs fruits, puisque elles ont contribué à l'ouverture du dialogue, non seulement entre les monachismes (chrétien et hindou), mais plus encore entre les deux religions et les deux mystiques. Prophète du dialogue inter religieux, pionnier de l'inculturation, mystique de haute volée, homme brûlé au feu divin : voilà Le Saux. Il paraît aussi comme un précurseur dans son contact avec le monde de l'Inde : audace de pensée, l'écartèlement entre advaïta et foi chrétienne, et enfin expérience mystique intense.

Ses écrits nous permettent aujourd'hui de découvrir sa pensée et ses recherches intérieures aux confins des deux traditions : ils sont le fruit du contact très étroit avec l'expérience upanishadique et avec la tradition mystique de l'Eglise, surtout avec ce que l'Evangile et ses premiers auditeurs transmettent du mystère le plus intérieur du Christ.

Ses écrits reflètent sa recherche consciente du véritable soi de l'homme à travers tout ce qu'il fait, pense et dit. C'est l'application du "Qui suis-je?" de Ramana Maharshi, mais en contexte chrétien. Il s'agit donc de plonger en soi au-delà des surimpositions qui sont les couches de l'ego, de dépouiller du mental. Il s'agit de dévitaliser le moi : "Arunâchala, tu déranges l'ego de ceux qui méditent sur toi au fond de leur cœur", afin de pouvoir dire avec saint Paul : "Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi" (Ga 2,20). Il s'agit de poser sans cesse la question, en appui sur la Kena Upanishad : "Qui pense, qui veut, qui agit ? Qui suis-je, l'agissant au-delà de l'acte, le pensant au-delà du penser, le voulant au-delà du vouloir ?".

Pour le Père Le Saux, la condition la plus favorable pour cette investigation est le monachisme, et même le *sannyâsa* (vie de renoncement vouée à la recherche de l'Absolu), choix ultime, mouvement d'intériorisation, qui a pour but de revenir à son Principe "plus intime à moi-même que moi-même". Le Père Le Saux a trouvé sa véritable vocation en tant que *sannyâsi* et dans une vie solitaire au cœur de l'Himalaya.

Pour lui, le monde est vain pour celui qui a entendu l'appel du "seul avec le Seul". Certes, le moine ne méprise rien de ce qui est sorti de la main de Dieu, mais avec plus d'acuité que d'autres, il réalise la nécessité du dépassement des apparences, du désert.

Pour découvrir la Réalité ultime cachée au fond, il faut se dégager du moi, par une certaine négation de l'ego. Mais l'humilité, si elle est condition nécessaire, n'est pas suffisante. Il faut la recherche de ce silence de l'esprit et de la pensée, condition du plein Eveil au-dedans, ce qui seul permet à l'Esprit Saint d'agir à son gré dans l'âme.

Il s'agit de rompre les "nœuds du cœur" dont parle la Mundaka Upanishad (2,2,9), qui retiennent au monde du phénomène et rendent esclaves des instincts. Il s'agit de ne plus s'identifier à son acte de pensée et de vouloir.

« Alors le sage ne perçoit plus rien par rapport à son ego limité. En langage chrétien, on dirait qu'il ne veut plus rien que la volonté de Dieu. Tout est connu et voulu par lui à la lumière du Réel, à partir du Soi unique dira le védantin, à partir de Dieu en soi comprendra le croyant. Chercher en chaque instant, en chaque acte, qui en vérité est celui qui vit, qui pense, qui agit, être attentif à celui qui voit dans l'acte de voir, à celui qui entend dans l'acte d'entendre... Il s'agit de poursuivre sans relâche cette conscience de soi, qui se dérobe derrière les phénomènes et événements de la vie psychique, de la découvrir, de la saisir en pureté originelle, nue en quelque sorte, avant que rien ne soit mélangé avec elle. Ainsi saisie, il fallait la retenir de la plus fine pointe de l'esprit pour l'empêcher de s'échapper à nouveau. (...) Shri Ramana tenait pour certain que cette investigation ne pouvait manquer de porter des fruits, pourvu qu'elle se poursuivît sans relâche. Le soi phénoménal, le moi poursuivi ainsi jusque dans ses derniers retranchements disparaît finalement comme par enchantement, à la façon d'un voleur pris sur le fait. Le "Je" essentiel brillerait dans la conscience stabilisée et la remplirait toute. [ Le Je essentiel étant dans le Christ, Dieu ].

Henri Le Saux souligne le rôle de la *lectio divina*, de la liturgie, de la prière, de la récitation du Nom (*mantra*). Il préférerait de beaucoup se couler dans la méthode de Shri Ramana

Marashi plutôt que dans les exercices de yoga. Il n'y avait qu'un seul acte respiratoire qu'il recommandait vraiment :

« C'est fixer l'attention sur le souffle successivement inhalé et exhalé. Par elle-même cette concentration rythme et ralentit automatiquement le mouvement de la respiration. Par concomitance, le flux mental prend lui-même un rythme plus régulier, se ralentit, et permet la concentration intérieure ».

On pense au dicton des Pères du désert, condensé dans la formule : "Colle Jésus à ta respiration, alors tu comprendras le prix de la solitude".

L'Esprit se tient au centre même du cœur de l'homme. Il le meut depuis les retraits les plus intimes de son être. Cependant il est impossible à l'homme de déceler directement au fond de lui la présence de "Celui" qui opère et agit en lui, si intime est la présence de cet Esprit à son esprit.

Mais l'éveil "à la grande lumière d'au-delà des mondes" se lève alors dans l'âme. Le « je » est sur le point de s'évanouir à la lumière du « Je » essentiel et unique, comme la lumière de la chandelle semble disparaître devant la lumière du jour. Alors vraiment avec Saint-Paul : "nous n'appartenons plus à la nuit, nous sommes du jour" (1 Th 5,5). Le Soi brille. Le rayon de lumière perce la zone la plus profonde de la conscience de l'homme et produit l'Eveil.

### **Bibliographie**

Eveil à soi, Eveil à Dieu.  
Sagesse hindoue, mystique chrétienne  
La montée au fond du cœur

### **CITATIONS**

" Quand j'atteignis le fond de Toi,  
Oh ! Qu'advint-il de moi ?  
Oh ! Qu'advint-il de Toi ?  
Quand j'atteignis le fond de moi,  
il n'y eut plus ni Toi, ni moi ! "

« Le soleil ne se lève que pour celui qui va à sa rencontre ».

« Pour trouver Dieu en réalité, il faut descendre jusqu'à cette profondeur de soi  
où l'homme n'est plus qu'image de Dieu ;  
là même où au jaillissement de soi, il ne se trouve plus que Dieu.»

« Le péché n'est pas ce qu'en font les moralistes. L'état de péché c'est d'être distant de Dieu ».